

# LE CHIEN NORMAND-POITEVIN ET L'EQUIPAGE DU PETIT-JARD

L'Equipage du Petit-Jard et son maître, M. Philippe du ROZIER, ont connu une notoriété qui a dépassé largement le cadre de leur région de Basse-Normandie et méritent de rester présents dans les annales de la Vénérerie.

Possédant au plus haut point les dons de l'éleveur (il a laissé un nom dans l'élevage du cheval trotteur), M. du Rozier s'est consacré à l'amélioration d'une race de chien d'ordre, le normand-poitevin, qu'il a portée à un haut niveau de qualité tant au point de vue de ses caractéristiques physiques que de son utilisation à la chasse à courre.

Autour de sa propriété du Petit-Jard (Orne), en bordure de la forêt de la Motte, M. du Rozier ne disposait dans le massif d'Andaines, incluses les petites forêts de la Motte, la Ferté-Macé et Monaye, que d'un nombre d'attaques limité. Encore devait-il partager le territoire avec plusieurs équipages, tel l'équipage de cerf du Marquis de Cornulier. Par nécessité il devait donc chasser tous animaux, difficulté inconnue aujourd'hui de la plupart des équipages. Il s'était par conséquent attaché à élever des chiens d'un tempérament très chasseur, évidemment pas créancés dans la voie d'un animal, mais en même temps sûrs dans le change. Fin veneur, il y réussit parfaitement, et tint le pari de prendre dans la même semaine avec les mêmes chiens un cerf, un sanglier et un chevreuil, pari qu'il gagna contre M. de Monsaulnin.

Le chien du Petit-Jard présentait sans aucun doute toutes les admirables qualités, et quelques-uns des défauts, du chien français.

Le Comte Henri de La Porte écrivait en 1900 dans la Chasse Moderne, à la rubrique du chien normand : « Ces chiens ont une très belle gorge, sont collés à la voie, ne sont pas très vites, mais ont beaucoup de fond. Ils rapprochent bien, se créancent facilement, mais sont musards et maladroits dans les défauts. Il leur arrive parfois de crier sur place. On citait comme étant les plus beaux ceux de MM. de Trebons et de La Broise; je n'ai pas connu les premiers, mais j'ai vu de bien jolis chiens chez M. de La Broise; à sa mort ils sont devenus la propriété de M. du Rozier. »

Par une judicieuse infusion de sang poitevin, M. du Rozier parvint à atténuer les défauts du normand.

Le Manuel des Standards de 1930 mentionne, pour la dernière fois je crois, le normand-poitevin et le décrit comme « un chien d'ordre de grande taille, dénotant beaucoup de tempérament et, dans l'ensemble, ayant l'aspect d'un chien courant de grande race, à base de normand, avec une forte infusion poitevine. Chien fortement charpenté et musclé ».

Le normand-poitevin n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir, et c'est bien dommage, car il eût certainement contribué à fixer et enrichir le Français-Tricolore.

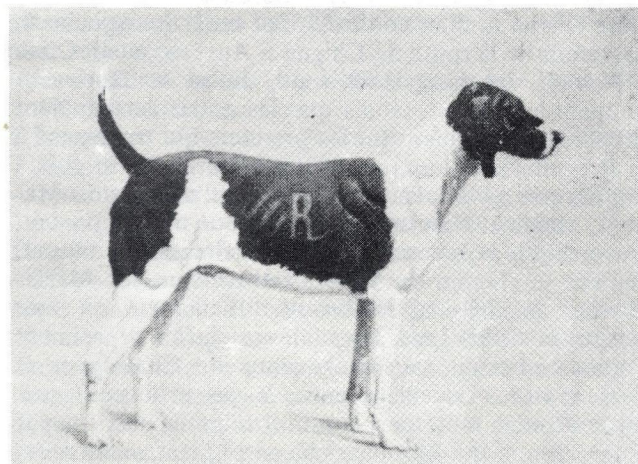
En raison de son âge, M. du Rozier devait en 1927 céder son équipage à l'un de ses associés, M. Pierre-Clément Pardieu qui, avec les chiens, reprenait le bouton (tête de cerf de face avec croix de Saint-Hubert et devise « Huberto semper fidelis ») et la tenue gros bleu parements amarante. C'est là que j'ai connu les derniers chiens du Petit-Jard, encore qu'ils allaient être

sensiblement allégés par une infusion plus accentuée de sang poitevin. Signe des temps déjà... Ils gagnaient en élégance ce qu'ils perdaient par ailleurs, car un veneur du terroir comme M. du Rozier avait recherché en priorité le chien rustique et fait en ouvrier. Mais ils avaient conservé leur gorge splendide, leur finesse de nez et leur aptitude à rapprocher. Deux pneumonies successives, à une époque où l'on ne disposait pas des moyens de traitement actuels, puis la guerre, ont amené leur complète disparition.



Laverdure qui, comme piqueux à l'Equipage Delaunay, et découplant avec l'Equipage du Petit-Jard, avait bien connu et apprécié ses chiens, disait retrouver une filiation dans certains de ses chiens de Vouzeron. Mais c'était en 1948...

Curieusement, c'est peut-être en Grande-Bretagne que l'on pourrait retrouver la trace lointaine de nos normands-poitevins, car Lord Jardine fit plusieurs visites au chenil du Petit-Jard et peut-être acquit quelques géniteurs.



Je laisserai la plume à M. du Rozier lui-même qui a retracé l'historique de ses chiens. Puis à Pascal La Touche, qui a porté le bouton de l'Equipage du Petit-Jard, vu ses chiens chasser et prendre, et fera appel à quelques souvenirs personnels.

C. Gillot



On ne sait rien de positif sur la race normande avant l'époque de Louis XIV. Ce roi, pour suivre sa chasse plus facilement avec des chiens très gorgés, introduisit du sang normand à la vénerie royale. A cet effet, il était alloué tous les ans 4 000 livres à un gentilhomme de Normandie pour fournir un certain nombre d'élèves. Mais, en 1737, le nombre en était réduit à quinze pour la somme de 1 500 livres.

Le Verrier de la Conterie écrivait peu de temps avant la Révolution : « Nous avons en Normandie deux espèces de chiens courants de race vraiment pure, l'une en chiens gris, fauves et noirs, l'autre en chiens blancs; il y en a de grands et de petits dans l'une et l'autre espèce, parce qu'on a coupé ces deux races avec celle des grands briquets. Cantonnées dans la même région, les deux espèces devaient finir par se confondre; il en résulta la couleur tricolore. » D'ailleurs, à cette époque, la vogue des chiens anglais, sous Louis XV, l'avait beaucoup influencée.

D'Yauville s'en plaignait dans son traité de vénerie publié en 1788. « Les beaux, dit-il, sont devenus très rares et la bonne et ancienne race est dégénérée depuis surtout que MM. les Normands se sont aussi décidés pour les chiens anglais. »

Après la Révolution, M. de Vion acheta douze normands purs, mais ne les trouvant pas assez vites, il fit venir d'Angleterre des fox-hound, avec lesquels il les croisa. Toutefois, dans la suite, il éleva toujours de ce premier croisement, sans jamais remettre de sang anglais.

Cette meute fut achetée par le marquis de Trébons, qui l'améliora comme modèle et augmenta la vitesse, tout en la maintenant très criante. Un deuil, qui l'éprouva cruellement, le fit renoncer à la chasse. Il céda une partie de ses chiens au comte de Grente, et les autres furent dispersés chez divers propriétaires; mais, environ, dix ans après, il remonta l'équipage avec leurs descendants et, plus tard, rencontrant des chiens de la même espèce chez le baron de la Broise, les deux maîtres d'équipage échangèrent tour à tour leurs reproducteurs. Ces deux familles remontaient à la Révolution : ceux du marquis de Trébons descendaient des chiens de M. de Vion précité, et ceux du baron de la Broise des chiens normands du comte de Bonvouloir, déjà célèbres dès 1808 dans le département de la Manche. C'étaient des normands du meilleur sang, descendant des anciens chiens de Le Verrier de la Conterie. Dans sa nouvelle vénerie normande, Le Masson disait en 1847 : « Si, en Normandie, nos richesses cynégétiques ne sont pas aussi nombreuses qu'autrefois, nous possédons cependant encore dans cette province quelques équipages de chasse fort remarquables, notamment ceux de MM. de Bonvouloir et Flaust. » M. de Bonvouloir était lieutenant de l'ouvèterie. Il prenait beaucoup de lièvres à courre, et faisait tuer une quantité de renards, de loups et de sangliers. Ses succès étaient grands et lui valaient une grande popularité, si bien qu'il fut nommé représentant du peuple.

Le baron de la Broise, qui avait épousé sa petite-fille, Mlle de Mons de Carentilly, était devenu en même temps propriétaire de tout l'équipage. Négligent quelque peu le type, il s'occupa plutôt d'augmenter la vitesse et de développer les qualités de chasse à courre : dans cet ordre d'idées, il fut servi à souhait, car, à la première exposition canine de Paris, où il avait envoyé ses chiens, le vicomte de la Besge, qui était alors à l'apogée de toute sa gloire, exposait également. M. de la Broise lui demanda le ser-

vice de ses étalons, et il obtint de faire couvrir deux lices par deux excellents bâtards du Haut-Poitou réputés parfaits et très vites, Calchas et Talbot; c'était remettre un peu de sang anglais dans la race normande, mais aussi infuser du sang poitevin pour la première fois.

Entre temps, l'espèce s'était propagée dans quelques autres chenils, notamment chez MM. Dary, Campion, Lemoyne, du Mesnil-Garnier et Durecu. M. de la Broise avait même acheté quelques chiens à ce dernier; mais, ces divers chenils ayant successivement disparu, je crois inutile de m'étendre sur leur sujet.

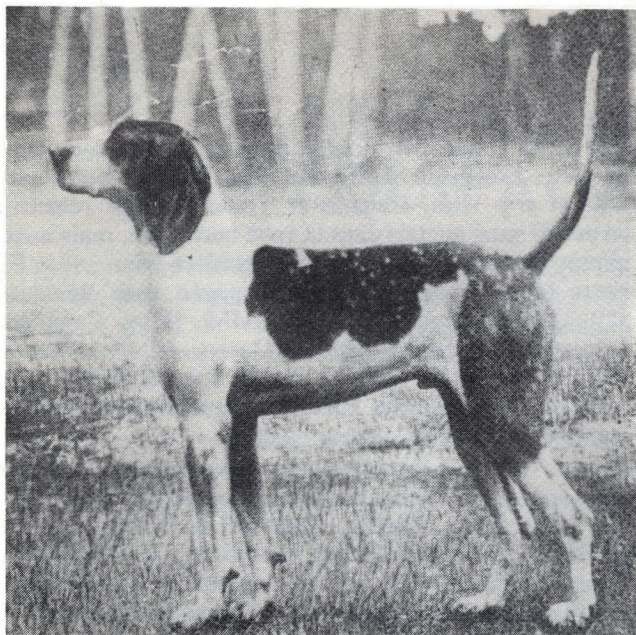
Survint 1870. Le marquis de Trébons, voyant l'invasion allemande dans l'Eure, envoya sa meute dans la Manche, à Carentilly, chez le baron de la Broise, puis, la guerre terminée, il lui laissa son piqueur et ses chiens. Comme je l'ai déjà dit, les deux meutes, à la suite d'accouplements réciproques, étaient fortement apparentées. Toutefois, la meute du marquis de Trébons était restée presque pure normande, tandis que celle de mon oncle de la Broise avait été croisée d'anglo-poitevin. Un peu après, il acheta à M. Labbadie quelques chiens de Virelade, mais, les produits n'étant pas assez robustes, il ne resta à l'équipage que ceux d'une excellente chienne appelée Sonore.

En 1875, le comte et le vicomte de Monsaulnin visitèrent le chenil. L'aspect de santé des chiens leur plut énormément : toutefois, ils craignaient un manque de vitesse, croyant avoir chez eux ce qu'il y avait de plus vite en France : mon oncle, de son côté, heureux de contrôler le train de sa meute comparativement aux autres, leur prêta deux chiens, Baliveau et Buridan : MM. de Monsaulnin en furent émerveillés, et ils restèrent célèbres près des veneurs qui suivirent l'équipage de la Grand'Garenne, tant pour leur manière de chasser que pour leur vitesse, qui les plaçait aux premiers rangs : aussi en tirèrent-ils race le plus possible.

Plus tard, en 1885, je pris entièrement à mon compte l'équipage de mon oncle : d'ailleurs, je possédais déjà une partie de la meute et chassais depuis ma jeunesse avec lui, suivant les mêmes méthodes, tant pour la chasse que pour les accouplements. Puis, à la mort de mon père, je restai un an sans chasser : c'est alors que je prêtai à MM. de Monsaulnin une douzaine de chiens, qui se montrèrent exceptionnels chez eux. Ils insistèrent beaucoup pour me les acheter, mais je n'acceptai pas; cependant, voulant leur être agréable, je leur cédai « Darius » au prix de mille francs et le droit de choisir chaque année dans leur chenil un couple de chiots provenant de cet étalon pendant tout le temps qu'il vivrait. Je portai toute mon attention à choisir spécialement parmi les produits de Darius ceux qui, par leur mère, avaient du sang de Baliveau et de Buridan, les deux chiens que le baron de la Broise avait prêtés à MM. de Monsaulnin, qui les avaient utilisés comme étalons après les avoir très appréciés en chasse.

Les chiots, choisis ainsi, avaient donc beaucoup de sang normand et infusaient dans le chenil du Petit-Jard le sang des chiens de la Grand'Garenne. Toutefois, je fais remarquer que ni mon oncle ni moi n'avons jamais employé les services d'aucun fox-hound; nous avons introduit le sang anglais à petite dose par l'entremise de bâtards poitevins réputés très vites, très chasseurs, très criants, fins de nez, rapprocheurs et de change, ce qui nous avait permis de conserver sûrement ces qualités nécessaires à la chasse à courre et inhérentes aux deux races. De ce fait, nous





avons modifié le type normand, d'apparence lourde, et corrigé l'impression de lenteur qui s'en dégageait, et, voulant maintenir la vitesse acquise, nous apportions grand soin à utiliser nos reproducteurs vites et d'apparence leste. Donc, en tirant race de ceux-là surtout, il s'en est suivi que mes chiens n'ont pas absolument conservé le type normand, dénommé le type pur, et qu'à la vérité, sauf dans la tête et l'encolure, beaucoup ressemblent à des poitevins très renforcés.

M. Guilet, qui chassait à Saint-Sever, il y a vingt ans, avec des chiens dont je lui avais fourni les premiers éléments, s'était au contraire beaucoup attaché au type du normand pur : à l'œil, on n'eût pas cru que les deux meutes étaient si proches parentes, mais ses chiens, quoique d'aspect plus lourd, étaient excellents et aussi vites que les miens. Il vendit sa meute à Paris, en 1908, au Tattersall, où il se présenta beaucoup d'amateurs : le chien qui obtint le prix le plus élevé, « Fantasio », fut acheté par mon ami, André Dumont, 1 500 francs. Le comte Geoffroy d'Andigné paya Eschyle 800 francs et en fut tellement satisfait en chasse qu'il s'en servit beaucoup comme étalon. Après cette vente, les chiens que M. Guilet avait conservés furent réunis aux miens et il devint mon associé avec son neveu, A. Dumont, qui est resté mon seul associé après le décès de son oncle.

J'ajouterai que MM. de Monsaulnin firent encore, après l'achat de Darius, plusieurs croisements avec mes chiens. Leur jolie meute, exposée à Paris en 1910, avait encore une dose très appréciable de sang normand, mais celle exposée auparavant en 1907, et plus admirée encore, en contenait davantage. Ce fut du reste, à tous points de vue, l'apogée de leur équipage, qui prit 42 chevreuils en 1904-1905, dont une série de 29 prises consécutives qui se termina avec la clôture de la chasse. Je veux citer aussi le remarquable équipage de cerfs du marquis de Cornulier, qui possédait une forte dose de sang normand, tant par suite des alliances qu'il avait souvent pratiquées avec les étalons du Petit-Jard que du fait des jeunes chiens que je lui avais cédés à différentes reprises. Le marquis, dès le début de la guerre 1914, résolut de détruire sa meute, mais m'offrit très amicalement les quatre sujets qu'il estimait le plus et j'en ai tiré race avec les miens, dont ils étaient déjà proches parents.

En somme, les chiens actuels ont conservé beaucoup des qualités qui distinguaient si particulièrement le bon vieux

sang normand. L'apport bâtard poitevin les a rendus plus allants sans diminuer leurs spécialités de chasse. Les anciens chiens normands étaient des rapprocheurs merveilleux, leurs descendants rapprochent toujours bien, avec beaucoup d'entrain, en se récriant même tellement que les veneurs qui ne les connaissent pas croient l'animal sur pied. Ils ont beaucoup de fond, de ténacité et des qualités de change remarquables, d'autant plus sûres qu'étant très à leur voie, ils ne perdent pour ainsi dire jamais le sentiment de leur animal. Qu'au physique, la race ne soit plus ce qu'elle était autrefois dans son type par trop chargé, ce n'est pas douteux puisque tel était mon but et qu'on doit toujours viser à l'amélioration; mais elle n'en conserve pas moins sous son enveloppe actuelle une bonne part des caractères spécifiques de la vieille espèce, à tel point que, dans toutes les expositions canines, mes chiens ont toujours été catalogués dans la section des chiens français et y ont obtenu les premiers prix, prix d'honneur et de championnat.

« Les chiens de M. du Rozier, disait l'un de nos maîtres, le comte de Chabot, dans son livre très réputé, sont évidemment les descendants des anciens normands, mais, par une sélection et un élevage raisonnés, en infusant dans leurs veines un peu de sang anglo-poitevin et aussi quelques gouttes de sang gascon-saintongeais, M. du Rozier a réussi une meute qui, tout en se rapprochant beaucoup du type de l'ancien chien normand, n'en a plus les défauts. »

De son côté, le comte de la Porte écrivait dans *la Chasse Moderne* en parlant de mes chiens exposés à la terrasse des Tuileries en 1887 : « C'étaient de grands chiens, forts, vigoureux, bien bâtis, un peu de fanon, l'œil intelligent, tricolores, la plupart très colorés, à manteau et très couverts, avec l'aspect de grande race. Ces chiens, grâce aux soins apportés à leur sélection par M. du Rozier, sont arrivés à un vrai degré de perfection. »

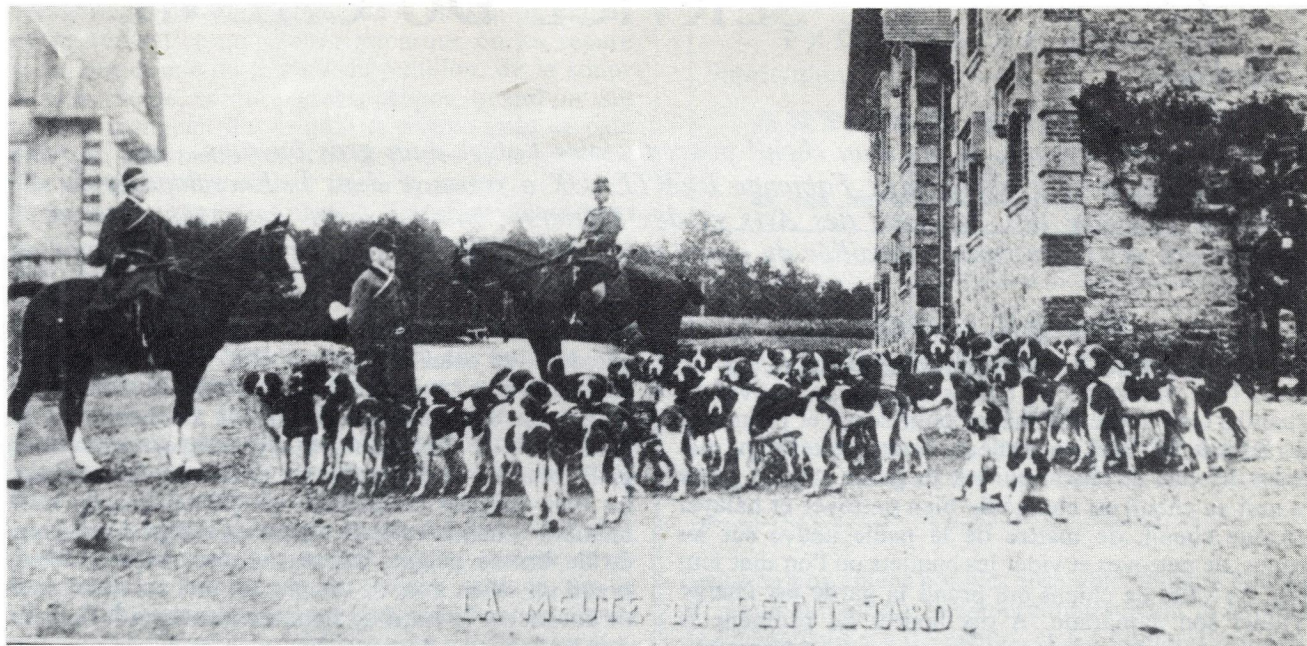
Ces appréciations de nos auteurs contemporains les plus autorisés concordaient parfaitement avec ce qui se disait de tous côtés et se complétaient par les affirmations du comte Le Coulteux de Canteleu dans son excellent *Manuel de vénerie française* : « Je ne crois pas, disait-il, qu'on puisse facilement trouver de normands purs, du type que j'ai connu; mais, dans les chiens venant, soit de chez M. de Trébons, soit de chez le baron de la Broise, il y a encore assez de sang normand pour refaire la race. » Ce que le comte Le Coulteux présentait s'est réalisé, si bien que de ces deux meutes, devenues ma propriété et bien fondues ensemble, il en est sorti mes chiens du Petit-Jard, que l'on s'accorde à citer comme modèles du normand modernisé.

Son passé fut brillant; quel sera son avenir? Je n'entreprendrai pas de vouloir le prédire, mais, ce que je puis croire, parce que l'idée est dans l'air et qu'elle paraît s'affirmer chez les veneurs les plus autorisés, c'est que le chien trop anglaïisé n'est pas ce qui convient à notre vénerie française et qu'un retour s'impose donc vers l'ancêtre français. Ce n'est pourtant pas à dire qu'il faille retourner en arrière vers un chien par trop antique et se montrer scrupuleux de faire revivre ses défauts. Non, des progrès ont été accomplis, sachons les conserver et toujours tendre à mieux tout en évitant soigneusement les imprudences. Sous cette réserve, j'ai grande confiance dans l'avenir de la race normande comme ayant été l'une de celles qu'on a fait évoluer le plus sagement vers la conception française actuelle, en conservant à la base toutes les qualités ancestrales.

Puisse cette belle et bonne espèce, qui m'a procuré tant de plaisir, se perpétuer toujours pour le plus grand bien de la vénerie française.

P. du Rozier.





M. Philippe du Rozier, dont le souvenir est inséparable de mes débuts de jeune veneur, a marqué son époque par sa grande connaissance de la chasse et du chien.

Grâce à un sens aigu de l'observation et de l'élevage, il réussit à modeler les chiens normands, hérités en 1885 de son oncle La Broise, conformément à ses goûts et aux conditions dans lesquelles il était amené à chasser.

Passionné d'élevage, il passait de longues heures dans la cour d'ébats à observer ses chiens et à méditer les accouplements les plus judicieux compte tenu de leur conformation, de leur caractère et bien entendu de leur comportement à la chasse.

Il réformait impitoyablement les chiens qui abandonnaient la voie pour couper des crochets; de même pour tout chien vu plusieurs fois de suite derrière les chevaux. Il ne tolérait pas volontiers les individualités qui se distinguaient trop souvent du gros de la meute. Chassant indifféremment cerfs, biches en surnombre, sangliers, chevreuils, et servi par de remarquables rapprocheurs, son grand plaisir était de varier les attaques et sa fierté de voir ses chiens prendre l'animal qu'il leur avait donné à chasser.

Les qualités les plus marquantes des chiens du Petit-Jard étaient leur exquise finesse de nez, leurs gorges magnifiques et leur tempérament exceptionnellement chasseur. Les retraits, même après les chasses les plus dures, étaient épiques, les chiens empaumant toutes les voies qu'ils croisaient et partant chasser dans la nuit.

Leurs défauts étaient un peu ceux de leurs qualités. Collés à la voie, ils manquaient parfois d'entreprise, notamment en débûché. Très chasseurs, ils étaient presque inarrêtables lorsqu'ils empaumaient le contre (c'était la hantise au moment du découpler!). Mais M. du Rozier savait très habilement tirer parti de leurs qualités comme de leurs défauts. Ainsi il me souvient qu'un jour, en Andaines, nous étions en défaut au Champ de Tir depuis une heure, sans pouvoir redresser, malgré les efforts du piqueux Fourrier. M. du Rozier, n'étant pas sur place au début du défaut, ne savait pas exactement où et comment les chiens étaient tombés à bout de voie. Il demanda à Fourrier de retourner avec ses chiens à la Hache, dernier endroit où l'on était sûr du passage de l'animal en chasse. C'était à 6 km. Les chiens reprirent leur voie chassée de la plus belle façon jusqu'au Champ de Tir où les attendait M. du Rozier, qui donna alors ses indications pour travailler et relever le défaut.

Un autre jour, où il recevait un acheteur éventuel de chiens, nous avions attaqué un sanglier de 150 en forêt de La Ferté, qui nous amenait après 3 heures de chasse au lieu dit « Maison Marose », en forêt d'Andaines. Alors que les chiens se trouvaient momentanément en difficulté sur une double, M. du Rozier les fit reprendre, prétextant qu'il était temps de souffler et de faire une collation. Une heure plus tard, ses chiens reprenaient gaiement la voie et après un relancé tenaient leur sanglier au ferme dans les Loges, au grand ébahissement de son hôte,... et de moi-même!

J'ai vu pourtant une fois sa perspicacité mise en défaut, à propos d'un très beau chien, d'excellente origine, nommé Français, qui suivait obstinément le cheval du piqueux sans s'intéresser aucunement à la chasse. M. du Rozier avait donné l'ordre de le réformer, mais Fourrier qui aimait ce chien avait réussi à le soustraire à l'attention de son maître. Un jour, c'était en Andaines, par grand froid et très mauvaise terre, nous étions en défaut depuis un long moment à la rivière de Mousse. Nous allions nous résigner à sonner la rentrée au chenil lorsque j'entends une gorge inhabituelle et à ma stupéfaction je vois Français prendre une ligne en chassant à merveille. Ce chien qui s'était déclaré à sa quatrième saison et par une terre exécrationnelle, fit par la suite une brillante carrière.

Pendant la guerre de 1914, M. du Rozier put chasser à courre assez régulièrement. Comme Lieutenant de Louverie il devait organiser des battues et fournir de la viande aux hôpitaux de Bagnoles. Il en profitait pour chasser et prendre les grands animaux qui se livraient aux chiens. Je me souviens avoir suivi ces chasses lorsque je venais en permission du front, en pilotant (sans permis) une Ford du type « araignée » dont je me demande bien quelle pouvait être la destination habituelle à l'équipage.

Je ne voudrais pas terminer sans évoquer la patience et la gentillesse à mon égard de ce gentilhomme qu'était M. du Rozier, à qui je dois d'avoir acquis comme enfant puis comme jeune homme des connaissances en matière de vénerie dont j'ai pu tirer parti par la suite. Pourtant la désinvolture avec laquelle je dépassais Maître d'Equipe et Boutons (ma jument Fauvette ne pouvait supporter de voir un cheval devant elle) n'avait pu lui échapper!

Puisse ces lignes contribuer à maintenir vivant le souvenir d'une grande et attachante figure de la Vénerie normande.

Pascal La Touche